

La ville du soin

Du même auteur

Vie urbaine et proximité à l'heure du Covid-19, Éditions de l'Observatoire, « Et après ? », 2020.

Droit de cité. De la « ville-monde » à la « ville du quart d'heure », Éditions de l'Observatoire, 2020 ; Alpha, 2024.

La ville du quart d'heure. Une solution pour préserver notre temps et notre planète, Eyrolles, 2025.

Carlos Moreno

La ville du soin

Territoires :
le bien-être à portée de main

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

ISBN : 979-10-329-3716-7

Dépôt légal : 2026, mars

© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs, 2026
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Avec toujours ma gratitude pour
la grande Jane Jacobs, qui continue
d'inspirer mon engagement pour des
villes humaines, vivantes et habitées
de sens.*

« Les villes ont la capacité d'offrir quelque chose à chacun, seulement parce que, et seulement lorsqu'elles sont créées par tout le monde. »

Jane Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines* (1961)

Préface

par Cynthia Fleury

Carlos Moreno est professeur à l'IAE Paris-Sorbonne, récipiendaire du prix du Parchemin d'honneur de l'ONU-Habitat, membre de l'Académie française des technologies, mais vous ne trouverez pas dans ce texte qu'il nous propose aujourd'hui son travail présenté de façon théorique ou universitaire. Se lit dans ces pages la biographie d'une pensée vouée à l'urbanisation durable, s'appuyant sur des concepts « sensibles », éprouvés dans la vie réelle, au plus près des vies en mal d'urbanisation féroce, qui aiment la ville, qui en espèrent tant – car c'est l'autre nom de la promesse moderne – mais qui subissent de manière insensée ses dynamiques de réification.

Issu des épistémologies du Sud, Carlos Moreno nous enseigne autre chose : comment vivre bien, donc nécessairement mieux, riches de ce qui a été anticipé ailleurs et modélisé autrement. En 2024, une étude à partir des données obtenues par lidar, outil de télédétection par laser, a révélé un réseau urbain datant d'environ 500 avant J.-C. à entre 300 et 600 après J.-C, en Amazonie équatorienne, reliant différentes « cités » par des terrasses agricoles, des systèmes de drainage, toutes sortes de canaux, de routes et de digues, et désormais qualifié par les chercheurs d'« urbanisme jardinier »

(*garden urbanism*). Aucune période historique ni territoire spécifique n'a le monopole de la conception des villes, et encore moins de leur juste compréhension des rapports interhumains, et de leurs interactions avec l'ensemble du monde vivant. Penser le contrat social et écologique le plus probant nécessite de s'ouvrir aux différentes « ontologies » qui parcourent notre monde.

Parmi les figures les plus inspirantes, nous trouvons celle de Jaime Lerner, architecte et urbaniste brésilien, mais aussi maire de Curitiba, aux antipodes du chercheur purement théorique, au plus près de la réinvention des usages et des régimes de preuve. La ville n'est pas une infrastructure mais un organisme vivant, susceptible de se régénérer comme d'être pathogène. D'où le fait que la santé et le « prendre soin », en règle générale, soient aussi déterminants pour son entretien. Lerner a conceptualisé la notion d'« acupuncture urbaine », à l'opposé des techniques de massification aux externalités négatives délirantes, l'expérimentation citoyenne permanente, les parcs multifonctionnels, l'échange des déchets recyclés contre des services vitaux de proximité, sachant que les secteurs de la culture ou de l'éducation sont considérés comme « vitaux ». Lerner a fait de l'imagination son premier agent territorial d'aménagement. Et dans le sillage de Lerner, nous trouvons quantité de personnalités créatives et courageuses – car le courage politique est ici indissociable de la possibilité d'inventer une autre façon de vivre la ville : Charles Correa (Inde), Hassan Fathy (Égypte), Edgar Pieterse (Afrique du Sud), Clara Brugada (Mexique), tous ont contribué à faire de l'urbanisme capacitaire la clé d'entrée d'un monde plus serein et joyeux, dans lequel les individus ne sont pas broyés par les démarches de confiscation des espaces publics, ou toute autre forme d'expropriation, plus ou moins invisibilisée. Soucieux

de cette filiation, Carlos Moreno a développé le concept de « la ville du quart d'heure » pour tenter de donner un visage urbain, une architecture, des paysages spécifiques, à la notion de « proximité heureuse » qui n'est pas sans rappeler l'intuition d'Ignacio Martínez Mendizábal, paléontologue infatigable, qui envisage la ville prioritairement comme « territoire du bonheur ». En France et dans le monde, quantité de villes se sont saisies de cet « outil » morenien, pour planifier, réaménager, réorganiser les services publics, et promouvoir cette dynamique de « proxilience ». La résilience n'est pas un vain mot ou un vœu artificiel : elle s'appuie sur des tissages précis, complexes, soutenables, affinitaires, qu'il faut former et entretenir.

Aujourd'hui, la chaire ETI (entrepreneuriat, territoire, innovation) de l'IAE Paris-Sorbonne, dont Carlos Moreno est l'heureux titulaire, poursuit ce travail dans le cadre de l'Observatoire mondial des proximités durables, créé en partenariat avec l'ONU-Habitat, et l'organisation Cités et gouvernements locaux unis (CGLU), la plus ancienne organisation internationale des collectivités locales. Avec des étudiants du monde entier (Tokyo, San José, Busan, Buenos Aires, Toronto, San Francisco, etc.), Carlos Moreno a élaboré des programmes de recherche-action pour transformer l'urbanité contemporaine, toujours avec le même souci d'humilité, de durabilité et d'exigence solidaire. Le programme « Young Gamechangers », porté par l'ONU-Habitat, fait de même pour les villes moyennes et les lycéens. Tous veulent continuer de rêver la ville.

On se souvient d'Henri Lefebvre, génial philosophe qui a pensé l'urbain comme un espace d'utopie concrète, critique, processuelle, au sens où elle se « vit » au jour le jour, avec l'ensemble des acteurs de la ville, du plus institutionnel au plus vulnérable. Le « droit à

la ville » ne peut se concevoir que comme un droit à la vie « renouvelée ». Il faudrait pouvoir penser le verbe « échafauder » dans une forme pronominale, tant la ville et la vitalité citoyenne « s'échafaudent » mutuellement. La vie bonne doit aussi beaucoup aux « sciences parcellaires » et aux « méthodologies transductives » qui se nourrissent d'allers-retours incessants entre la théorie et la pratique, l'utopique et l'expérimentation, l'usage et le droit. C'est sans doute dans cette optique que le géographe David Harvey a élaboré la notion de « villes rebelles » pour rappeler qu'au cœur de la planification urbanistique digne de ce nom il y a la résistance humaine, la quête inaltérable de la liberté conjugée à l'égalité pour tous, l'ingénierie spatiale au service de l'inappropriable, de la défense des communs, de la lutte déterminée contre les procédures de surprivatisation des sols. Tout bon urbaniste est un héritier de la philosophie du *care*. En revendiquant sa filiation avec Jane Jacobs, Carlos Moreno se présente forcément comme un penseur du *care* spatial (Lussault), qui connaît la dialectique entre le territoire et la communauté, ou entre la proximité et la solidarité : « En réalité, c'est uniquement auprès des adultes ordinaires, dans les rues, que les enfants apprennent – si tant est qu'ils l'apprennent – la notion fondamentale à la base d'une vie sociale réussie : en public, les gens doivent se sentir un peu responsables les uns des autres, même s'ils n'ont aucun point commun. Personne ne vous enseignera cela, vous l'apprendrez par expérience en voyant des gens qui n'ont aucun lien de parenté ou d'amitié avec vous et qui ne sont pas officiellement responsables de vous, mais qui, en public, se comportent comme s'ils avaient une certaine responsabilité à votre égard » (Jane Jacobs).

En lisant – et en cheminant avec – Carlos Moreno, une évidence se dessine : la ville n'est jamais un décor, encore moins un simple assemblage de fonctions. Elle est notre première école du vivant, notre premier apprentissage de la responsabilité mutuelle, ce lieu où l'on éprouve que la liberté n'a de sens qu'adosée à la proximité, à l'hospitalité, à la capacité d'habiter le monde avec soin. À l'heure où tant de métropoles se referment dans leurs fractures, leurs saturations et leurs anxiétés, son « ouvrage » constitue un appel d'air : celui d'une urbanité qui ne renonce ni à la justice sociale, ni à la créativité, ni à la promesse de « faire société » malgré tout. Ce que nous lègue Carlos Moreno, dans la lignée de Lerner, de Fathy, de Correa, de Jacobs ou de Harvey, ce n'est pas un modèle clé en main, mais une méthode : regarder autrement, faire confiance aux usages, réhabiliter l'intelligence ordinaire des habitants, considérer chaque rue comme un soin, chaque parc comme une respiration, chaque proximité comme un pouvoir d'agir. La ville du quart d'heure n'est alors pas un slogan : c'est une mise en mouvement, un apprentissage collectif du juste rythme, de la proximité heureuse, de la solidarité vécue. Il nous revient désormais de poursuivre ce travail d'échafaudement commun. Non pas pour célébrer la ville telle qu'elle est, mais pour l'aimer assez pour vouloir la réparer. Les villes rebelles, les villes jardinières, les villes-forêts, les villes de l'imagination existent déjà : elles prennent forme partout où quelqu'un décide d'inventer un geste d'urbanisme qui soigne et refuse le maintien des assignations arbitraires.

Cynthia Fleury,
professeur titulaire de la chaire Humanités
et santé au Conservatoire national des arts
et métiers – Sorbonne Université